

NOTE E RECENSIONI

LA SITUATION LINGUISTIQUE DU MEXIQUE ET SES EFFETS SUR LA POLITIQUE NATIONALE DU LANGAGE

Laurent Aubague
Universidad Autónoma
B. Juarez, Oaxaca

Quelle est la situation linguistique du Mexique? Et quels sont ses effets sur l'élaboration d'une politique linguistique nationale? Ces questions sont importantes. En effet, au Mexique, le débat sur la politique du langage a suivi une seule voie. Il semble qu'aborder les problèmes de planification linguistique consistait forcément à évoquer les confrontations entre la langue nationale et les langues indiennes minoritaires, sans faire grand cas – ou presque jamais – de la situation de la langue nationale dans ses rapports avec les autres variantes de l'espagnol de l'Amérique Latine, avec le castillan d'Espagne, avec les variations régionales de la nation, avec les classes sociales, avec les groupes culturels, et aussi dans sa relation obligée avec une autre langue nationale, l'anglais, qui a, comme on le sait, une volonté d'expansion supra-nationale.

Selon notre opinion, on ne peut pas continuer à parler de politique linguistique au Mexique sans suivre une triple perspective: 1) la situation de la langue nationale; 2) le conflit linguistique entre langues minoritaires et langue nationale; 3) la formation mouvante de nouvelles stratégies linguistiques hégémoniques et trans-nationales. Si le fait politique demande une analyse de facteurs conjoncturels et structuraux dans leurs dimensions régionales, nationales et mondiales, il devient alors indispensable de comprendre la situation linguistique du Mexique comme l'articulation des trois niveaux cités antérieurement. Le niveau régional manifeste le conflit linguistique entre la langue nationale et les différentes langues vernaculaires précolombiennes. C'est aussi le lieu où l'on retrouve les différentes variations géographiques de la même langue nationale. Au niveau qui correspond à celui de la nation, la langue du pays doit se définir comme une volonté d'homogénéisation sociale qui

soit capable de faire front à tous les facteurs qui menacent de lui faire perdre son unité, qu'ils soient internes ou externes. Au niveau mondial, elle doit préciser son originalité face aux autres langues. Dans le cas du Mexique, cette originalité est complexe puisqu'elle est elle-même tributaire d'un processus colonial passé et des volontés d'hégémonie de la langue du pays voisin. Comprendre la situation linguistique du Mexique oblige à une description minutieuse de tous les éléments qui l'intègrent. Ensuite, il faut passer à l'interprétation de la manifestation globale en la concevant comme une structure dynamique qui exige à son tour une intervention de planification complexe, polyvalente et multiple. C'est une première approche de cette complexité que l'on voudrait présenter dans cet article afin d'indiquer le cadre des décisions souhaitables pour construire une politique nationale du langage plus cohérente et mieux réussie.

Situation de la langue nationale

L'espagnol au Mexique, tout en étant un héritage colonial, sert d'identification nationale. Cet espagnol est partagé – quoiqu'avec de nombreuses variations dialectales – par de nombreux pays: presque tous ceux d'Amérique Latine, l'Espagne et d'autres nations du globe terrestre: les Philippines, certaines régions du Maroc, etc. Ce phénomène d'unité linguistique, et cependant de différenciation dialectale, crée une situation spécifique. Il est ainsi indéniable que le Mexique ait son propre espagnol comme l'Argentine, la Colombie ou l'Equateur ont chacun le leur. Mais cette originalité dépend d'un facteur beaucoup plus ample, précisé par la différence que l'on rappelle toujours entre ce que est le castillan et ce que sont les autres espagnols. Le castillan est le lieu d'une originalité générique de principe, source de laquelle émanent les autres courants. Sans le castillan, les différentes formes d'espagnol de l'Amérique ne pourraient pas exister, ce qui est historiquement certain. Mais cette vérité se voit de nombreuses fois renforcée par un sentiment d'idéologie linguistique: celui d'une appartenance culturelle exclusive. Combien de fois n'a-t-on pas la sensation que la langue de l'ancienne métropole considère que les formules idiomatiques hispanoaméricaines doivent lui appartenir et qu'elle doit les contrôler et diriger leur évolution. Ce sentiment d'appartenance est représentatif du vieux lien de subordination politique et culturel de tous les codes linguistiques de l'Amérique Latine. Il est inutile de dire que cette prétention est vaine et illusoire. Les langues espagnoles de l'Amérique ont atteint leur propre autonomie et se sont accordées, sans autre autorisation que l'imposition de leur droit, l'âge de la majorité. Les enfants ont dépassé le temps et les protections du paternalisme. L'autonomie n'efface cependant pas les chemins de l'Histoire. C'est en partie pour cette raison que l'espagnol d'Amérique vit dans des situations si ambiguës et si contradictoires. La situation de l'espagnol du Mexique illustre bien cette ambiguïté et ces contradictions.

Cette langue est à la fois indépendante et dépendante. Indépendante parce qu'elle est la langue d'une nation libre et souveraine. Dépendante parce qu'elle en peut pas oublier son histoire et surtout ses liens présents avec l'espagnol d'autres pays. L'espagnol du Mexique sait bien qu'il n'est qu'une voix dans le chœur des chanteurs qui extériorisent des paroles presque identiques. Là se trouvent quelques unes de ses fragilités, mais aussi beaucoup d'éléments de sa force. La fragilité existe parce que posséder une langue commune peut altérer le sentiment d'une identité linguistique nationale unique au monde, comme c'est le cas de beaucoup de nations: l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, par exemple. Mais ce facteur est loin d'avoir de graves répercussions: il y a beaucoup de pays qui partagent leur code linguistique sans perdre le sentiment de leur originalité historique, culturelle et politique. De plus – et c'est là que l'on découvre l'envers de la médaille – la communauté de langue crée des mécanismes de solidarité plus importants. Ainsi, l'Amérique Latine ne se percevrait pas comme une unité culturelle homogène si elle n'avait pas une seule et même langue. Si le Mexique sait que sa langue n'est pas pleinement la sienne, il considère cependant qu'elle lui permet de partager des identifications avec d'autres nations du continent. Ce facteur acquiert encore plus d'importance si l'on tient compte du contexte économique et politique mondial qui subordine le Mexique et les autres pays latino-américains à des stratégies impériales plutôt disloquantes. Dans ce cas, la communauté de langue sert curieusement à réaffirmer le nationalisme de chacun de ces pays. L'homogénéité linguistique, en tant que motif de cohésion culturelle, engendre des mécanismes – entre autres – de solidarité politique. A partir de ce moment, ce qui ne vous appartenait pas (une langue d'origine coloniale), vous devient propre et la langue coloniale devient soudainement un élément d'identification nationale et continentale. L'unité linguistique n'empêche pas les différences nationales, lesquelles se voient à leur tour prolongées par les différences régionales.

Ainsi, au Mexique, la géographie linguistique n'est pas uniforme. De la même façon que l'espagnol du Mexique représente une variante dialectale dans l'ensemble des espagnols, la langue du pays est diverse grâce à l'existence de toutes ses manifestations régionales. On ne parle pas le même type d'espagnol au nord de la République Mexicaine que dans le Yucatán ou que dans le Centre. On peut même dire que l'on ne parle pas un espagnol identique de ville à ville, de village à village, de campagne à campagne. Les changements sont de caractère lexical et surtout phonétique. Les différences régionales proviennent en partie du contact entretenu avec les langues indiennes (il ne faut pas oublier la présence de 56 langues d'origine précolombienne qui fonctionnent bien souvent comme le substrat linguistique des espagnols régionaux), du type de population hispanique qui s'est installée dans la région, de l'évolution locale de la langue nationale, et dernièrement, du phénomène de la migration. Il faut comprendre aussi que ces différences régionales

n'altèrent pas l'unité de la langue nationale. La limite se situe entre le niveau de la variation et celui de l'intercompréhension. Dit d'une autre façon, la langue nationale est la somme des variations spatiales qui n'altèrent pas sa compréhension. Ces considérations, à mettre directement en relation avec les problèmes de la dialectologie, ont leur importance pour la politique nationale du langage. Ainsi, les institutions qui ont la charge d'élaborer cette politique linguistique doivent tenir compte de ces variations régionales pour observer l'évolution de la langue nationale et pour éviter que les variations ne se transforment en un mouvement d'autonomisation, ce qui provoquerait, cette fois, des facteurs de dispersion dans le code linguistique commun. D'autre part, prendre en compte les différences régionales devient un impératif pour atteindre la normalisation de la langue. Un exemple pris dans le champ des problèmes éducatifs illustrera cet aspect de la question. Quand on veut castellaniser la population indienne du pays, il devient absolument indispensable de savoir quel type d'espagnol on doit lui faire apprendre. L'espagnol régional? Ou l'espagnol abstrait et standard du pays? Le choix a son importance puisque de lui dépendra une réponse culturelle et même idéologique au genre de castellanisation préférée. Si on choisit l'option abstraite d'un espagnol prétendument national, on aura toutes les chances de concevoir la castellanisation comme une simple imposition de la part de l'Etat ou comme un devoir de soumission linguistique unilatérale. Si on choisit plutôt le respect de la variante régionale, le castellanisé verra son apprentissage comme un bon moyen de sortir de sa marginalisation linguistique. Il évaluera mieux les utilisations directes et immédiates que lui offre le fait de savoir l'espagnol de son entourage quotidien. Ce choix lui permettra alors d'assumer la castellanisation comme une des facettes nécessaires de son identification avec le pays par le biais de la région culturelle où il a dû poursuivre son existence. C'est en ce sens (entre autres) que l'élaboration d'une politique linguistique nationale ne peut pas négliger une connaissance profonde de la réalité régionale de la langue du pays. Oublier le niveau local des manifestations de la langue nationale aboutit à rejeter le niveau concret et tangible de cette même langue, ce qui est grave puisque les locuteurs possèdent cette langue par le biais de ses manifestations spatiales. La langue, en tant qu'expression homogène d'un pays, existe quand on a dépassé les différences et lorsqu'on a trouvé l'identité commune au-delà des multiples facettes du corps. Et si la variation est une dimension nécessaire de l'existence d'une langue, il faut compléter celles appartenant à l'espace par celles qui émanent des différences socio-culturelles des locuteurs. Cette dimension, a, elle aussi, son importance pour élaborer la politique linguistique nationale.

Ainsi donc, l'espagnol du Mexique, en plus de ses variations géographiques, porte la marque de ses différences sociales. Tous ses locuteurs ne l'usent pas de la même façon. Ils parlent selon le milieu socio-culturel auquel ils appartiennent, non parce qu'il y aurait des

langues de classe, mais parce que la langue, en tant que manifestation culturelle vivante et quotidienne, illustre toute la polyvalence et la riche complexité des faits humains, aussi bien dans ses aspects individuels que collectifs. Les différences linguistiques qui proviennent de la réalité socio-culturelle indiquent plus la présence de registres à l'intérieur d'une seule et même langue que l'existence autonome de réalités linguistiques séparées. Parler de registres permet de situer le champ et définir la forme que des acteurs sociaux bien définis emploient et manient en parlant la langue nationale. A travers la reconnaissance des registres de langue, on sait bientôt qui parle, un ouvrier, un paysan, un intellectuel, une dame de bonne société, etc. Il est certain qu'aucun n'indique de façon mécanique et déterminée sa relation socio-culturelle avec la langue, mais il est évident que la langue est l'une des terrains où un locuteur imprime sa vision du monde, ses structures idéologiques, ses incidences sur la scène sociale, sa représentation et ses conceptions de la praxis et des activités quotidiennes. Il ne faut pas oublier que la langue est un moyen d'accès au social et à l'histoire. En ce sens, la langue vit aussi du polymorphisme et des contradictions des constructions sociales et culturelles. Prendre en considération ces différences a son importance pour formuler un quelconque projet de politique linguistique. En fait, ces considérations ont toujours existé de façon implicite ou explicite pour définir une hiérarchie de bons et de mauvais usages de la langue. Ne fait-on pas, par hasard, une distinction de type valoratif entre l'espagnol cultivé et le populaire? Si l'on se réfère au domaine des idées qui rentrent en relation avec la manifestation écrite de la langue, l'expression cultivée sert toujours de modèle privilégié. Il y a donc dans les pratiques quotidiennes de la langue, une sélection des registres. La langue cultivée se voit favorisée par contraste à la populaire, et c'est ainsi que sont déterminés les bons et les mauvais usages de la langue. Affirmer que cette échelle de valeur a uniquement un caractère idéologique serait certainement trop intempestif: une société a toujours besoin de faire la différence entre les multiples possibilités de sa langue. Mais affirmer que dans ce processus de différenciation linguistique, le registre populaire est en situation de discrimination et de dévalorisation, ne contrevient pas à la réalité des faits. La hiérarchie des usages dépend autant des facteurs de nécessité que de valeur. Toute politique du langage opère à partir des choix faits dans cette hiérarchie. Elle peut appuyer le registre cultivé contre le populaire. Mais elle peut aussi le défendre, tout en considérant ses relations avec le populaire. Elle peut niveler le populaire avec le cultivé à partir du moment où le populaire se définit comme une nouvelle norme généralisée et que le cultivé devient archaïque (un processus similaire a provoqué l'abandon du latin comme langue d'écriture pendant la Renaissance pour faire place à la graphie des langues considérées jusqu'alors comme vernaculaires: espagnol, italien, français, etc.).

C'est pour cette raison qu'il semble indispensable d'examiner les possibilités d'intervenir en faveur de l'espagnol populaire du Mexique.

Les registres populaires de cet espagnol surprennent par leur richesse, par leur spécificité et par le cadre socio-culturel qui définit leur identité. Cet espagnol vint, tant par ses dimensions lexicales comme morphologiques et syntaxiques, à la limite d'une périphérie communicative qui l'exclut des normes acceptées par les institutions linguistiques (école, presse, radio, bureaucratie, etc.) et qui le pousse peu à peu à établir, en position d'"outsider" ses propres normes, son propre vocabulaire, ses propres modifications grammaticales, ses propres règles d'organisation discursive, ses propres figures stylistiques. Il ne s'agit pas cependant d'une langue indépendante. Il s'agit, en tout cas, d'un sociolecte qui, à cause de toutes les capacités d'expression qu'il montre, est capable d'une autonomie verbale assez considérable. Que faire face à ce phénomène? Le réprimer? L'oublier? L'ignorer? Telle semble être la position actuelle. S'il est évident qu'il est difficile de réprimer, dans un pays qui possède 60% d'analphabètes, ce qui échappe à la norme (ce qui devrait normalement être la fonction de l'institution scolaire), il est néanmoins certain que l'on a tendance à nier le problème quand il ne provoque pas simplement la passivité pure et simple. Tout fonctionne comme si le corps social assurait la normativité de la langue à partir du 40% de la population qui a suivi le cours normal de l'alphabétisation. Les autres ne comptent pas tant que l'inertie de leur présence peut être contrôlée par des institutions linguistiques capables de diffuser la reproduction de la normativité de la langue. S'il est effectivement important de défendre cette normativité (les processus de changement d'une langue sont beaucoup plus lents que ceux des usages des locuteurs) pour éviter un déséquilibre rapide de la structure linguistique profonde, il est également néfaste d'oublier que la majorité de la population parle des sociolectes assez distants de la norme officielle. Cet oubli est grave pour deux raisons. Il l'est, non seulement pour les motifs structuraux et linguistiques que l'on vient de mentionner, mais parce que l'on oublie de prendre en considération les conséquences culturelles de ces sociolectes. Ceux-ci possèdent effectivement une vision du monde et surtout une vision de la langue. Pourquoi faudrait-il s'épargner la réflexion que suscite cette différence de vision du monde et de langue? La nier revient à nier la légitimité du droit à la particularité culturelle et à construire l'interprétation symbolique nécessaire pour organiser conceptuellement et verbalement la réalité. Les sociolectes représentent des cultures verbales différentes. Les rejeter, en plus d'être inefficace, ôte toute possibilité de comprendre comment s'articulent, à travers un continuum de glissements progressifs, les structures de la langue et la mise en place ou les modifications des visions culturelles. Ce qui est en jeu est bien le lien existant entre le contenu symbolique du signe et du discours et leur organisation formelle en règles fixes. Toutes ces considérations font concevoir qu'une politique du langage prenant en compte la spécificité de l'espagnol populaire devra déchiffrer la dynamique des sociolectes et leur concéder un terrain d'épanouissement pour reconnaître leur droit

légitime à l'existence. Ce droit doit être conçu comme une nécessité culturelle et non comme une justification linguistique et structurale. C'est justement par la reconnaissance du statut culturel de ces sociolectes que l'on contrôlera mieux leur évolution linguistique et que l'on verra ce que la langue peut accepter et ce qu'elle doit exclure pour maintenir la fonctionnalité du système linguistique.

En synthèse, la situation de la langue nationale exige que l'intervention et la planification linguistiques se fassent dans une triple perspective: a) depuis l'optique de la relation de l'espagnol du Mexique avec les autres variantes hispaniques de l'Amérique et même du castillan d'Espagne; b) depuis l'optique de la géographie linguistique particulière du Mexique pour découvrir la dynamique qui existe entre l'espagnol standard de la Nation et ses variantes régionales; c) depuis l'optique des contrastes socio-culturels qui existent dans les usages que font de la langue nationale ses locuteurs. Ces trois dimensions doivent susciter des propositions qui concrétisent cette vision de la situation de l'espagnol au Mexique.

Le conflit linguistique entre la langue nationale et les langues vernaculaires indiennes au Mexique

A côté de la langue nationale, coexistent au Mexique 56 langues vernaculaires qui représentent l'héritage linguistique et culturel du Mexique précolombien. Il y a effectivement un lien de subordination asymétrique, diglottique entre langues, du point de vue communicatif, social et politique. L'espace de circulation et de reconnaissance légale des langues précolombiennes est inférieur à celui de la langue nationale. Leur existence est marginale et se situe dans ce qu'Aguirre Beltrán a qualifié de "région de refuge". Les langues indiennes du Mexique ne jouissent pas d'un statut officiel qui pourrait les revaloriser face aux prétentions d'hégémonie de l'espagnol. Elles vivent dans l'exclusion sociale, enfouissant leur existence dans la domesticité communale et familiale. Et ce ne sont pas les premières mesures, comme par exemple celles de l'éducation bilingue et biculturelle, que le gouvernement mexicain a pris en leur faveur qui pourront les sauver de cette grave situation de rejet. Apparemment, ces langues sont confrontées à l'hypothèse de leur mort et de leur disparition. Mais heureusement, leurs locuteurs ont toujours su les défendre et les faire résister. Cette résistance ne s'est jamais manifestée comme telle. Elle s'est souvent confondue avec l'inertie. Il n'y pas d'autre façon d'agir: présenter ouvertement la face aurait été le meilleur moyen d'affronter encore plus durement le pouvoir de la langue dominante. L'inertie a été un recours stratégique volontaire, la mesure exacte pour ne pas disparaître et pour survivre. Cette mesure a permis la reproduction des codes verbaux de génération en génération jusqu'à nos jours. Il suffit d'observer la force que possède la langue indienne dans une communauté pour se rendre compte qu'il manque encore du temps

avant de pouvoir pronostiquer la mort irréversible de ces langues. Et le bilinguisme qui est un facteur de liquidation des langues dominées, n'est pas pour le moment (tout au moins pour la majorité des langues indiennes mexicaines) une cause de dislocation totale. Il revête une ambiguïté complexe. Quelle est sa nature? Ce qui saute aux yeux est sa profonde inégalité et sa non-homogénéité. En effet, quelconque observateur trouve parmi les locuteurs d'une même communauté indienne différents degrés de bilinguisme. Depuis le bilingue initial, qui connaît le minimum de vocabulaire nécessaire pour rentrer en contact avec la société nationale, en passant par le bilingue fonctionnel qui sait uniquement s'exprimer en espagnol dans quelques unes des situations communicatives qu'il a pu connaître avec les hasards de la migration, jusqu'à arriver à toute l'échelle des bilingues plus ou moins alphabétisés dans la langue nationale et à atteindre les bilingues complets, il y a toute une série de seuils qui démontre que ce bilinguisme n'est pas encore pleinement dominé. Ce caractère relatif de la maîtrise linguistique démontre que seule la langue maternelle sert de code linguistique fondamental. C'est pour cette raison que le bilinguisme actuel des communautés ethniques, s'il est effectivement sûr qu'il pressionne la langue maternelle, ne la déplace cependant pas. Il faut rechercher les effets de la dislocation ailleurs. Cet ailleurs se trouve dans les migrations prolongées, presque définitives. C'est à cette occasion que le locuteur d'une langue indigène aura tendance à l'oublier. La migration coupe le locuteur de sa communauté d'origine, du lieu où son code linguistique possède sa pleine opérativité et où il sert de matrice pour l'identification culturelle. Le locuteur dépourvu de son contexte communicatif de base se verra obligé d'abandonner peu à peu sa langue pour apprendre celle du nouveau contexte où il se trouve. C'est là que le bilinguisme reléguera à un second plan la langue maternelle. Le locuteur pourra à nouveau retrouver sa langue lorsqu'il la parlera avec des concitoyens, eux aussi migrants, ou quand il retournera de façon plus ou moins sporadique ou définitive dans son lieu d'origine. On peut davantage apprécier les effets de ce type de bilinguisme quand la langue reléguée est une langue socialement méprisée. Il y a toute probabilité pour qu'elle soit peu à peu oubliée, certains de ses locuteurs décidant qu'il n'y plus grande raison de communiquer par le biais d'un code de peu d'utilité et quasiment rejeté. A partir de ce moment là, la trahison à la langue maternelle peut devenir effective. Mais cette trahison n'est ni obligatoire, ni inéluctable. Elle peut être évitée. Nombreux sont les cas de locuteurs qui continuent à parler leur langue dans les lieux de la migration. Le bilinguisme est irréversiblement dangereux si l'on perd la loyauté linguistique. Si la loyauté linguistique n'est pas atteinte, le bilinguisme n'a pas à devenir forcément un facteur d'altération. Ce n'est pas le bilinguisme en soi qui doit être l'objet d'inquiétude, mais plutôt les effets de ce bilinguisme sur la conscience linguistique. De plus, on ne doit pas oublier que ce bilinguisme peut être bénéfique pour réaffirmer les droits de la langue

dominée. Une langue qui se sent menacée doit avoir le souci de se défendre. La rivalité se transforme, dans ce cas, en un excellent motif pour se former une opinion exacte sur les menaces qui obligent la langue maternelle à céder tant de terrain. C'est souvent le sentiment d'une mort prochaine qui réaffirme les exigences de la vie. La menace de mort produit une plus-value d'existence. La situation linguistique de quelques unes des régions ethniques du Mexique es particulièrement illustrative à cet égard, notamment celle de l'Etat de Oaxaca.

Dans cet Etat, dont la principale caractéristique est la forte cohésion ethnique (il possède 16 groupes culturels différents), la situation linguistique fascine de par la richesse de ses manifestations. Là se confrontent les tendances opposées du déplacement et de la consolidation des langues précolombiennes locales. Du côté du déplacement, on trouve des facteurs comme ceux de la migration: on sait que l'Etat de Oaxaca est un des principaux exportateurs de main d'oeuvre de tout le pays. Il y a des communautés mixtèques, zapotèques, mixes, etc. transplantées dans la ville de Mexico, ou sur la frontière au Nord de la République Mexicaine et dans différentes parties des Etats-Unis. Cependant, il faut remarquer que la perte d'un nombre si élevé de locuteurs de langues indiennes n'a pas eu de répercussion sur les communautés et n'a pas entraîné une désertification linguistique généralisée. Le vide de quelques unes des potentialités humaines ne s'est pas transformé en vide de la langue. Ceux qui restent, parlent encore leur langue. D'autre part, et dans beaucoup d'occasions, les migrants continuent à parler leur langue maternelle à l'occasion de différentes situations communicatives. Ainsi, Zapotèques et Mixtèques usent leur langue pour des réunions ou pour des fêtes qui réunissent des concitoyens. Aux Etats-Unis aussi, on sait qu'il est fait usage de langues originaires de l'Etat de Oaxaca dans quelques unes de activités professionnelles où des Zapotèques de la Sierra se retrouvent. Ces quelques exemples sont suffisants pour comprendre que le bilinguisme n'est pas à priori synonyme de la perte obligatoire de la langue maternelle. Le bilinguisme administre la seconde langue comme une imposition, non comme un choix d'identité, de liens affectifs ou d'adhésion à un espace et à un univers familial. On peut même dire que, dans le cas de Oaxaca, la migration est un facteur de bilinguisme qui ne provoque pas un déplacement trop grave. Beaucoup de migrants, en revenant à leur communauté d'origine, se remettent à parler leur langue maternelle. En ce qui concerne le déplacement de la langue locale, il convient de le rechercher du côté de la castellanisation et de la politique linguistique que poursuit l'institution scolaire en ces lieux. L'école, surtout s'il s'agit d'une école qui ne pratique pas du tout un type d'éducation bilingue et biculturelle, est le principal agent d'imposition de la langue nationale. Son travail est renforcé par d'autres institutions dans le cas où la communauté compte sur les services d'institutions nationales. Mais de telles circonstances n'ont pas forcément de conséquence à sens

unique. Il y a de nombreuses communautés zapotèques directement reliées à la ville de Oaxaca qui ne renoncent pas à leur langue maternelle. Elles articulent un type de bilinguisme où la répartition des fonctions linguistiques se divise clairement entre ce qui correspond au plan interne de la communauté et ce qui est le niveau des nécessités externes. L'école est plus un agent de déplacement que la migration: elle peut pénétrer l'espace de la langue maternelle, tandis que la migration l'oublie plus ou moins sporadiquement. Mais le rôle de l'école est en partie contre-balançé par la présence d'autres institutions linguistiques appartenant à la communauté. C'est là que le facteur de la consolidation vient prendre sa place. La communauté défend sa langue à partir de ses propres institutions: famille, système des "cargos" (organisation politico-religieuse du village), mémoire collective, pratiques religieuses autochtones, rites, fêtes, conception spécifique du quotidien, etc. Ces structures et ces moments de la vie quotidienne permettent à la langue maternelle de consolider ses racines et de recevoir le poids de la langue nationale sans avoir à craindre de disparaître devant elle. Là se situe le noyau dur de son être, et c'est là qu'elle établit ses tranchées pour affronter le conflit linguistique. Ce qui différencie les volontés de pouvoir de la langue nationale de la situation réelle des langues indiennes tient à ce que ces dernières sont capables d'avoir leurs propres stratégies de résistance. Qui oublie cette résistance, ne peut pas comprendre pourquoi le conflit linguistique au Mexique a plus de 450 ans.

Le conflit linguistique est donc la modalité caractéristique du plurilinguisme mexicain. Il différencie le statut social et culturel des langues. Il crée une situation de domination diversifiée par le degré de soumission ou de résistance des langues indiennes. Le conflit linguistique segmente la scène nationale des langues. Il éparpille sa possible unité dans les jeux de pouvoir. Il empêche l'articulation d'un bloc qui unifierait le patrimoine verbal du pays. Ce fait peut avoir de graves conséquences dans les circonstances actuelles. En effet, il n'est pas improbable que la situation linguistique nationale se voit, d'ici à quelques décades, surdéterminée par de nouvelles stratégies de politique linguistique qui voient émerger des prétentions d'hégémonie mondiale.

Le contact linguistique avec la langue des Etats-Unis

Depuis le début du siècle, la position culturelle et politique de l'anglais a changé dans le monde. Sa prédominance comme langue véhiculaire internationale a toujours augmenté. Ce phénomène s'est initié avec les débuts de l'expansion britannique et a continué avec l'apparition des Etats-Unis comme l'une des nations qui dirige les destinées du monde. L'anglais a donc profité successivement de l'hégémonie politique des pays qui l'ont comme langue maternelle. Cette continuité lui a permis de recouvrir le champ linguistique des échanges commerciaux, techniques, scientifiques entre les pays. De plus, l'anglais

est devenu la langue nationale de beaucoup de pays du Tiers-Monde depuis que s'est initié le processus de la décolonisation. Sa progression est aussi illimitée dans le domaine des techniques de communication audio-visuelle. Toute une nouvelle culture, celle de l'image, de la bande sonore et de l'informatique, passe par lui. De cette façon, l'anglais est devenue la langue d'une culture mondiale qui recouvre les frontières de la planète. Des musiques populaires comme le rock, les télé-feuilletons, les films de large consommation ont été d'excellents messagers pour faire entendre l'anglais à des millions de personnes qui n'ont pas cette langue comme code linguistique maternel. L'anglais manifeste une présence plus ou moins officielle et plus ou moins reconnue dans presque toutes les nations du monde.

Au Mexique, cette relation avec l'anglais a vraiment un caractère sui generis, pas plus inquiétante que dans d'autres parties du globe, mais marquante par ses effets et par des tendances qui méritent une attention spéciale. Il ne faut pas oublier, premièrement, que c'est une langue de frontière, sur une des plus longues frontières du monde. Le Mexique a effectivement trois mille kilomètres de contact physique avec les Etats-Unis. Comment serait-il possible que, sur une distance aussi longue, la rencontre entre les deux langues n'ait pas une physionomie bien particulière? Il faut connaître la dynamique socio-culturelle de cette frontière pour comprendre quen la situation linguistique qui prédomine en ces lieux lui est indissolublement liée. Deux de ces phénomènes, qui ont une incidence directe sur la situation linguistique, sont la migration et l'interdépendance économique.

Le Mexique arrive à capter, dans une large zone de sa frontière, une grande quantité de structures de production américaine. On connaît le nombre d'entreprises américaines installées sur le sol mexicain qui profitent des prix avantageux de la main d'oeuvre et des matières premières. Voilà justement l'un des fameux exemples de l'interdépendance économique. Dire pourtant que l'existence de ces entreprises est synonyme de pénétration de l'anglais serait certainement très abusif: il n'y a pas de relation automatique entre une chose et l'autre. Les courants économiques et les stratégies mondiales de répartition des appareils de production ne répercutent pas de manière mécanique et identique sur la situation culturelle et linguistique des pays qui les accueillent. Cependant, il n'est pas hasardeux de concevoir que tout nouveau contexte économique créant un jeu de forces d'interdépendance et d'hégémonie, favorise un glissement de relations entre langues (à faveur de l'une ou de l'autre, sans qu'il soit toujours possible de formuler un pronostic précis et déterminé à l'avance). C'est pour cette raison qu'il convient d'être attentif à la conformation et à l'évolution de ce jeu. Il faut l'être pour éviter la création de situations imprévisibles pour la construction d'une politique linguistique nationale. Il faut seulement prendre très au sérieux le fait que tout contact entre langues provoque forcément des changements dans le statut social, culturel et politique de

chacune d'entre elles. Ceux qui pensent que le contact linguistique entre l'espagnol du Mexique et l'anglais de l'Amérique du Nord ne doit pas susciter d'inquiétude parce que la langue nationale du pays latino-américain n'a pas encore été déplacée par celle de la nation anglo-saxonne ont certainement raison. Mais il est faux de prendre le critère du déplacement de la langue propre et de la pénétration de celle qui vous est étrangère comme l'unique indice digne de considération pour évaluer le contact entre langues. Un autre exemple qui aide à mesurer la complexité du problème est justement le bilinguisme de la frontière. On sait bien que d'amples secteurs de la population frontalière ont tout avantage à être bilingues. La compétence linguistique se réalise en deux codes distincts et la compétence dans chacun des codes est variable. Il n'y a pas de doute que, dans la majorité des cas, l'espagnol est la langue la mieux dominée et que la maîtrise de l'anglais varie selon les possibilités d'apprentissage ou d'utilisation quotidienne, la quantité de population capable d'une alternance constante entre langues étant certainement la moindre. Ces faits seraient suffisants pour penser que la langue nationale au Mexique ne réclame aucune attention spéciale en ce qui concerne sa situation sur la frontière nord du pays. Mais il faut savoir que le bilinguisme provoque de graves altérations quand il n'est pas planifié et contrôlé. Si l'acquisition du bilinguisme se fait sur la base d'un dynamisme socio-culturel conflictif, on peut pronostiquer qu'il aura des effets perturbateurs pour les locuteurs et pour la langue nationale. Le contact entre des structures linguistiques différentes perturbe irrémédiablement leur équilibre si le discernement du fonctionnement de chacune d'entre elles n'est pas établi dans toute sa précision et en pleine connaissance des différences respectives. C'est pour cette raison qu'il est indispensable de planifier le bilinguisme, surtout dans la sphère éducative. Mais il n'est pas risqué d'affirmer que, pour une bonne partie des Mexicains habitant dans la zone frontalière, la connaissance de l'anglais est empirique, circonstancielle, sans pratique métalinguistique qui la soutienne, qui l'oriente et qui la contrôle. Si l'on pense que cet empirisme dépend, dans de nombreux cas, de l'insuffisante maîtrise de l'espagnol, on peut craindre, à juste titre, les effets du contact entre langues. Les structures de chacune ont toutes les chances d'être relativisées par les différences formelles et profondes qui leur appartiennent. Rien n'est plus propice à l'apparition d'interférences incontrôlables. Pour canaliser ces interférences et pour les corriger, il faut planifier le bilinguisme. Sinon, le jour où la langue nationale se verra sérieusement menacée par la langue du pays voisin n'est pas si lointain, surtout si la dynamique socio-culturelle de la frontière suit son cours actuel. Même s'il est sûr que cette possibilité représente une projection pessimiste, on ne peut pas oublier que cette tendance aura toutes les chances de s'aggraver si l'on ne prend pas les mesures nécessaires pour appuyer le développement de la langue nationale dans les zones frontalières. Il est donc absolument indispensable de connaître plus à

fond les mécanismes qui assureront sa reproduction pour pouvoir les fortifier.

Le phénomène de la migration a des répercussions linguistiques qui accentuent les effets du bilinguisme. Tout le monde sait qu'une quantité importante de la population émigre de façon temporaire ou définitive vers les Etats-Unis à la recherche de moyens monétaires qui lui permettent d'augmenter son niveau de vie. Quelques uns des Etats de la République du Mexique (Oaxaca, Michoacán, Guanajuato, etc.) se sont spécialisés dans l'exportation de main d'oeuvre de l'autre côté de la frontière du Rio Bravo. Ces flux migratoires ont eux aussi leurs conséquences linguistiques. La première – qui ne représente cependant pas un problème linguistique pour le Mexique – est qu'une grande partie de la population des Etats-Unis est hispanophone (le 70% de la population de la Californie parle et use l'espagnol). S'il est sûr que ce fait ne réclame pas une intervention directe de la politique linguistique mexicaine, il est cependant évident qu'elle doit le prendre en considération.

Les autres conséquences linguistiques des flux migratoires mexicains vers les Etats-Unis ont à voir avec les effets du contact entre langues. En effet, le passage fréquent de Mexicains de l'autre côté de la frontière nord fait se confronter les structures de la langue nationale avec celles de l'anglais. Cette confrontation ne se limite pas aux contacts dans le pays de destination. Elle a aussi ses effets, en sens contraire, quand les migrants retournent au pays et incorporent quelques uns des traits linguistiques de la nouvelle langue qu'ils ont tous plus ou moins appris. L'anglais, ou du moins quelques uns de ses éléments, fait aussi partie, si l'on peut risquer l'image, des bagages du retour à la maison. Dans ce cas, la pénétration des structures linguistiques de l'anglais dans l'espagnol se fait pour des raisons de type valoratif et idéologique. Montrer que l'on parle l'anglais équivaut à démontrer que l'on a su s'intégrer à une société différente et que l'on y a eu du succès, c'est faire voir son triomphe. Dans ce cas, le rapprochement entre langues produit des phénomènes de conscience linguistique assez particuliers, surdéterminés par le jeu symbolique des relations sociales. Quels effets linguistiques a ce type de bilinguisme? Quels sont les niveaux de la langue maternelle qu'ils arrivent à atteindre? Les conséquences du contact entre les langues se font sentir primordialment dans la sphère lexicale et sémantique parce que c'est là que les locuteurs qui introduisent les emprunts, voyent réaliser pleinement leurs intentions de prestige. Le lexique est effectivement le plus rapproché de la conscience linguistique immédiate: on reconnaît mieux l'apparition d'un nouveau signe que celle d'une variante phonologique ou d'un changement morpho-syntaxique. Le lexique est le meilleur instrument pour marquer le jeu des nouvelles différences socio-culturelles. Parler d'une chose avec les mots d'une autre langue, c'est envelopper cette même chose dans un halo de distance mystérieuse qui la fera percevoir comme inconnue et, pour autant,

souhaitable. L'emprunt introduit un jeu de connotations entre le référend et la multitude des significations attribuables à ce même référend. Inversement, ceux qui n'ont pas accès à ce monde différent et supérieur, c'est-à-dire tous les secteurs populaires qui ne font pas l'expérience de la migration, penseront qu'user le mot revient à posséder un peu le monde duquel il provient. Tels sont les curieux glissements du jeu de l'idéologie linguistique. Ils tournent autour des images de la meilleure formule verbale pour trouver ou pour faire semblant de rencontrer un monde nouveau qui ait résolu les problèmes et les crises du monde d'origine. Les effets de ce type de contact entre langues sont hautement problématiques, mais ce processus montre en même temps une certaine fragilité: la base fictive mais non moins réelle de ce mécanisme valoratif. Dépendant avant tout des circonstances de la fascination idéologique, ce mécanisme d'apparition d'emprunts sera momentané et relatif. En effet, rien ne garantit que les emprunts retenus par l'époque le soient en forme définitive par le système linguistique. Ces circonstances démontrent alors que les effets du contact linguistique ne sont pas définitivement fixés. Ils sont fluctuants. Mais leur caractère d'instabilité exige une pleine conscience de leur existence, de leur dynamisme et de leur projection. Ce n'est pas parce que la pénétration de l'anglais est relative qu'elle manque d'efficacité. Il reste à connaître les dimensions réelles du problème en prenant en considération le phénomène de la sédimentation historique de la langue. Tout consiste à savoir contrôler la dynamique des emprunts et à déterminer quels sont ceux qui se justifient et ceux qu'il faut écarter. Ce travail est indispensable, surtout si l'on pense que leur apparition a lieu là où prévision et planification linguistiques sont difficiles. Cela ne veut pas dire que les manifestations populaires de la langue sont perturbatrices mais que leur créativité et leur vision novatrice doivent être canalisées dans le système de la langue parce que ce dernier préserve son fonctionnement à condition de faire une sélection entre toutes les innovations qui lui sont proposées. De façon générale, la situation de contact linguistique de la langue nationale est multiple et polymorphe. Elle inclut autant les contacts spatiaux (cas de la frontière) que les adhésions de type valoratif ou idéologique (culture de la migration). Cette différence entre les contextes spatiaux et les mécanismes de comportement social oblige à reconsidérer le phénomène du contact linguistique et surtout ses conséquences d'une façon non-homogène. Il y a une variété de circonstances si distinctes qu'il serait erroné de définir un seul principe pour affronter les problèmes surgis des contacts linguistiques entre langues voisines. Adopter une seule attitude serait canaliser la somme des préoccupations vers les tendances les plus graves, mais ne servirait pas à résoudre la totalité du phénomène. Il faut tenir compte de cette totalité pour ne pas prendre des mesures de politique linguistique à sens unique et pour autant insuffisantes. Faut-il, par hasard, rejeter tout type d'emprunts sous prétexte de leur étrangeté? Il

est nécessaire de trouver un critère de sélection qui permette de différencier ce qui est justifiable de ce qui ne l'est pas. Quand et comment déterminer les critères de justification possible? Répondre à toutes ces questions et trouver une solution à ces problèmes exige que l'on définisse les lignes correctes d'une politique linguistique nationale. Savoir comment l'on peut atteindre ce niveau de correction demande à ce que soit confrontée une multitude d'opinions différentes et contradictoires. En aucune manière, les propositions versées ici ne représentent la plateforme de la seule politique linguistique applicable au Mexique. D'autres propositions sont possibles. Elles répondront à une autre vision du problème. La volonté du présent essai est de suggérer l'élaboration d'une politique linguistique nationale qui suive les perspectives de la multiplicité des facteurs qui l'animent.

Les mesures de politique linguistique applicables au Mexique

Les mesures de politique linguistique dont a besoin le Mexique doivent être conçues comme l'intégration de trois dimensions qui caractérisent la situation linguistique mexicaine. Comment articuler cette structure? Comment créer une convergence de forces capable de maintenir la solidité de la langue nationale, respecter ses différences spatiales et sociales, diminuer les effets du conflit entre langue dominante et langues dominées et prévoir dès maintenant les effets possibles du contact avec la langue étrangère qui a le plus de prestige dans le monde? Pouvoir équilibrer et atteindre une sorte d'harmonie entre facteurs de nature si différente, et même parfois complètement opposés, équivaut à un défi qu'il vaudrait mieux ne pas relever. Comment la langue nationale pourrait-elle contrôler ses tensions avec les différentes langues vernaculaires précolombiennes et faire respecter plus fermement sa propre identité face aux volontés d'hégémonie linguistique transnationale? Le problème principal consiste à savoir comment une langue dominante peut éviter d'être à son tour dominée, non pas pour sauver son caractère de domination, mais pour rompre justement le cercle vicieux des obligations et des servitudes du pouvoir. Il est nécessaire de constater que le dominant comme le dominé soumettent une langue au jeu de la domination, soit parce qu'elle exerce cette domination, soit parce qu'elle en souffre. Dans les deux cas, la langue est prisonnière du pouvoir. Et dans cette circonstance, la langue devient victime aussi bien de la domination qu'elle exerce sur d'autres langues que des menaces d'être dominée à son tour. C'est en ce sens que l'espagnol du Mexique souffre autant de la domination qu'il exerce sur les langues indiennes que de facteurs impondérables quant au futur de sa relation avec la langue de prestige international. La langue du Mexique se trouve dans la phase postérieure du déphasage provenant de l'exercice monolithique du pouvoir linguistique et de la progressive émergence d'un autre pouvoir

linguistique. Comment résoudre cette contradiction distorsionnante? Est-il encore temps de la résoudre? La réponse est positive puisque les nouvelles stratégies d'hégémonie linguistique ne sont pas totalement fixées. Cette circonstance permet d'agir en faveur de ce qui est menacé. Si la langue nationale du Mexique veut avoir de meilleures conditions pour intervenir dans la configuration des nouvelles politiques linguistiques internationales, il est d'abord nécessaire qu'elle résolve ses contradictions internes et qu'elle les unifie. L'unification ne doit pas être la négation des différences par le seul usage de la force du pouvoir. Elle doit être conçue comme le développement total des droits de chaque langue à poursuivre sa propre histoire. L'unification se présente alors comme la convergence du potentiel de vie que contient chaque langue. La somme de toutes les potentialités forme un bagage de culture nationale capable d'affronter les volontés de pénétration externe. La langue nationale doit s'allier aux langues vernaculaires pour former un bloc commun d'intérêts. Le conflit linguistique entre la langue nationale et les langues vernaculaires est archaïque. Il caractérise les relations d'autres époques et il est actuellement une charge désadaptée qui empêche tout changement. La langue nationale et les différentes langues indiennes doivent concerter une position commune pour faire face à l'apparition de nouvelles forces linguistiques. Trouver cette position signifie respecter l'autonomie de chaque langue, mais surtout celle des langues dominées qui ont le plus souffert des politiques de la domination. C'est dans cette perspective que toute formulation d'une politique linguistique en faveur des langues indigènes prend pleinement son sens. Cette politique doit se consacrer à l'obtention d'une meilleure égalité pour le statut communicatif de chaque langue. S'il est sûr que la politique linguistique nationale s'efforce de parvenir, depuis quelques années, à l'amélioration des relations entre langue dominante et langues dominées, il est évident qu'il faut encore parcourir un bon bout de chemin pour arriver à équilibrer la situation respective des langues. Quel est le programme, s'il en existe un, qui contribuerait à rehausser le sort des langues indiennes? Toutes les mesures de défense ou de soutien linguistique en faveur des langues vernaculaires mexicaines contribuent à leur développement si le but de ce soutien ne reproduit pas la subordination d'une langue à l'autre. Pour cette raison, une éducation bilingue et biculturelle conçue simplement comme l'usage momentané de la langue indienne pour assurer une meilleure transition vers la castellanisation est fautive autant du point de vue de ses applications culturelles qu'à cause de ses présupposés théoriques. Il y a un bilinguisme réel quand il y a un bilinguisme intégral. Ceci implique la reconnaissance d'un statut équivalent (ce qui ne signifie pas similaire: l'égalité n'a pas à effacer les différences) entre langues. On n'a pas à soupçonner la castellanisation si elle se limite à la sphère de ses justifications et si elle ne se sert pas de ces justifications pour plonger les langues indiennes dans les effets négatifs de la diglossie. Il est réconfortant de savoir que quelques-unes des mesures avancées par les

institutions éducatives indigénistes de l'Etat vont dans le sens du respect à l'apprentissage plein et autonome des systèmes linguistiques précolombiens. Il y a encore un long chemin à parcourir avant d'améliorer la qualité de cet apprentissage.

Une autre des propositions qui a vu le jour pour contribuer au maintien et au développement des langues précolombiennes est celle qui a défendu l'alphabétisation. Linguistes et éducateurs pensent que pour contribuer au nivellement des langues vernaculaires avec la langue nationale, il faut donner aux premières les attributs de la seconde. Parmi ces attributs, l'écriture a pris une place de premier choix. Le manque d'écriture est conçu comme une déficience qui empêche les langues vernaculaires de prétendre aux mêmes positions que la langue nationale. Il est évident que l'écriture contribue à donner son pouvoir à une langue. Et si la diglossie est déséquilibre de pouvoir entre langues, il est normal de penser que l'accès à l'alphabet et à la grammaire normative pourra offrir aux langues, qui jusqu'alors n'en avaient pas, la possibilité de mieux affronter, avec des armes similaires, le pouvoir de la langue dominante. Mise à part une hypothèse mystificatrice (ce n'est pas l'écriture qui assure son pouvoir à une langue mais une société qui en fait usage pour développer les pouvoirs de sa langue), l'idée d'alphabétiser en langue vernaculaire pose des problèmes dont les dimensions dépassent bien souvent toute possibilité de concrétisation. Elle repose de plus sur un sous-entendu qui reflète le souci de certains secteurs de la société nationale sans que l'on sache jusqu'à quel point ce type de programmes correspond à la dynamique culturelle réelle des sociétés ethniques. Pourquoi faudrait-il penser que la salvation de langues dangereusement dominées dépend de la possession de l'écriture? En quoi l'écriture est-elle garantie de consolidation et de soutien? Les réponses à ces questions ne sont pas toujours très claires. Elles reflètent davantage la projection de nos idéologies – même si elles ont l'indiscutable mérite d'être progressistes – que la certitude de coïncider avec la voie prise par les sociétés indiennes pour poursuivre leur histoire. N'oublions pas qu'avant le processus colonial, peu de sociétés précolombiennes avaient atteint le stade de l'écriture pour augmenter les pouvoirs et les utilisations de leurs langues. Pour quelles raisons? Par manque de développement ou pour un autre motif que nous n'avons pas encore découvert? En tout cas, rien ne permet de concevoir cette absence comme la preuve d'une carence. S'il faut satisfaire ce manque, c'est plus sous le coup des influences de la langue dominante que pour souscrire à l'évolution autonome et indépendante de la langue indigène. Résoudre ce problème est complexe car aucun élément ne peut être séparé de l'autre. S'il est sûr que les langues indiennes n'ont pas à posséder de force l'écriture, il est aussi certain que, dans la situation de désavantage où elles se trouvent, l'écriture représente un des moyens qui évitera la victoire de la tendance liquidatrice. Prendre une décision qui soit plus en faveur d'une hypothèse que d'une autre pourrait être fatal. Ainsi, sans

abandonner le projet de doter les langues indiennes d'une écriture, il serait important de se demander si une pédagogie de l'oralité n'est pas indispensable. Que doit être cette pédagogie de l'oralité? Quelle serait sa fonction?

Alphabétiser en langue vernaculaire est une oeuvre colossale, surtout au Mexique, si colossale qu'elle pourrait abattre les meilleures intentions. En effet, il existe au Mexique 56 de ces langues vernaculaires qui peuvent servir légitimement à l'alphabétisation de leurs locuteurs. Réaliser des alphabets et des grammaires – tâches qu'a initié avec courage le Département d'Education Indigène du Ministère de l'Education Publique – pour chacune de ces 56 langues est un terrible défi. Et si l'on pense que la majorité de ces langues ont très souvent une grande quantité de variations dialectales qui empêchent l'intercompréhension entre locuteurs d'une même langue, on prendra encore plus conscience de la dimension de la tâche. Faire des alphabets et des grammaires n'est pas suffisant pour alphabétiser. Il faut unifier les critères pour dépasser la barrière des différences dialectales, car alphabétiser dans chacune de ces variantes n'aurait aucun sens. Mais comment unifier? C'est ici que le problème semble sans solution. Unifier exige un ample processus qui fasse converger les variantes les plus communes et une non moins longue période pour faire admettre la nouvelle langue standard à des locuteurs qui ne comprendront pas toujours les raisons de tel ou tel choix. Ces difficultés créent une espèce de déphasage temporel entre les délais nécessaires pour obtenir des matériaux fiables qui puissent servir à écrire les langues vernaculaires et les limites supportables pour éviter un déplacement définitif de ces langues. C'est pour cela qu'une pédagogie de l'oralité pourrait justifier ses fonctions. Elle représenterait un moyen terme entre le "laissez-faire" et la difficulté d'obtenir rapidement un matériel d'alphabétisation de qualité.

Quelles seraient les formes et les contenus de cette pédagogie de l'oralité? Il faut les inventer, les définir, les expérimenter et dégager peu à peu leur physionomie concrète. C'est aussi dans cette perspective que linguistes et pédagogues doivent travailler. Une pédagogie de l'oralité réaffirmerait le statut verbal de langues qui ont choisi justement l'oralité comme moyen de réalisation culturelle. Entre parler et écrire, il y a des différences suffisamment riches pour essayer de trouver les moyens qui servent à institutionnaliser ces différences. Il faut défendre le droit à la verbalité. On a trop assimilé la culture aux manifestations de l'écriture. Si le développement de l'humanité veut encore s'offrir des champs d'expériences et de créativité, il devient alors indispensable de maintenir le destin de civilisations qui veulent poursuivre leur construction à travers l'oralité. De plus, ce destin est aussi très important pour la civilisation occidentale: beaucoup d'indices nouveaux portent à penser qu'elle aussi est en train de reformuler et d'envisager sous un nouveau jour la valeur culturelle de l'oralité. La culture de l'ère électronique et

l'apparition de tous les moyens audiovisuels de communication souscrivent à ce problème.

Que convient-il de faire pour que la langue nationale prenne en considération autant les facteurs de différenciation comme la nécessité de défendre son homogénéité interne? Le problème de la langue nationale est d'arriver à trouver une articulation qui maintienne l'unité de facteurs plutôt opposés. Cette attitude doit valoir autant pour les différences régionales que pour les sociales. Il est nécessaire de concevoir la multiplicité comme une prolifération de richesses et non comme une cause de dispersion linguistique. Partant de cette présupposition, une politique linguistique doit reconnaître et créer une échelle souple de status afin de satisfaire le droit à l'existence de chacune des différences linguistiques quand elle se justifie. Plutôt que d'exclure tout ce qui n'est pas conforme à la norme, il vaut mieux reconnaître l'objectif de la variation, établir le degré exact de ses fonctions, et diriger son existence vers le champ où elle contribue à enrichir la pluralité culturelle et linguistique. Ainsi, au lieu de voir avec suspicion l'émergence d'un espagnol populaire qui déstabiliserait beaucoup de règles, il vaut mieux reconnaître la volonté de créativité verbale de cet espagnol et lui concéder la place qu'il réclame dans la culture de l'invention langagière. C'est cette perspective que doit suivre un programme de politique linguistique orienté vers la défense des manifestations de la culture populaire. Cela ne veut pas dire qu'il faille considérer ce langage comme l'unique authentique. Cela signifie seulement qu'il n'y a pas à rejeter cet espagnol pour l'unique raison qu'il se sépare de la norme culte. Il faut formuler dès maintenant des propositions concrètes pour déterminer avec exactitude les lieux dont pourra jouir cet espagnol populaire.

Quant à la relation de la langue nationale avec les autres espagnols du continent, le Mexique devrait prendre l'initiative de proposer la création d'une Académie Latinoaméricaine de la langue espagnole. Ce serait le meilleur moyen pour marquer l'originalité des expressions de l'espagnol de ce continent et ce serait un bon instrument pour régulariser en toute intelligence les variations de la langue partagée par plusieurs nations. Cet organisme contrôlerait la tentation de résoudre les problèmes latinoaméricains en se référant toujours à la situation du castillan.

Finalement, en ce qui concerne le problème du contact de la langue nationale avec l'anglais, le Mexique doit mettre sur pied une politique linguistique en faveur des droits linguistiques des minorités hispanophones aux Etats-Unis. L'importance de cette minorité doit permettre, en faisant un usage plus officiel de la langue maternelle, de contrebalancer les développements hégémoniques de la nouvelle langue impériale. Il faut compter sur ce facteur pour construire la politique nationale du langage. Une politique doit prendre en considération tant les dimensions internes de sa réalisation que les externes. C'est dans cette optique qu'une politique linguistique mexicaine, faisant grand cas de la

situation de l'espagnol aux Etats-Unis, pourrait être bénéfique. Il est nécessaire de faire respecter les droits de chaque langue.

En synthèse, les propositions de politique linguistique que le présent essai veut offrir sont les suivantes :

- 1) pour la langue nationale: préserver l'unité sans exclure les différences, développer la créativité des différences en faisant attention à ce qu'elles se canalisent dans le patrimoine linguistique national, mettre à la disposition des groupes sociaux et culturels les instruments et les institutions nécessaires pour un essor planifié de la langue nationale;
- 2) pour les langues vernaculaires: effacer la tension conflictuelle entre la langue nationale et les différentes langues précolombiennes; construire un bilinguisme total qui reconnaisse les mêmes droits à chaque langue;
- 3) pour le contact avec l'anglais: prévoir l'évolution de ses effets, appuyer les programmes frontaliers de valorisation de la langue nationale, mettre sur pied une politique qui défende les droits de l'espagnol comme langue minoritaire aux Etats-Unis.

Conclusion

La situation linguistique mexicaine fascine par sa complexité et par la multiplicité de ses tendances. Langue de domination coloniale, l'espagnol a dû devenir langue d'identité nationale pour un pays qui est devenu indépendant. A l'heure actuelle, pour des raisons géographiques, sociales et économiques, cette même langue est confrontée à l'apparition de stratégies linguistiques mondiales. Elle peut passer d'une position de domination exclusive à la confrontation avec des tendances qui mineraient son pouvoir. L'espagnol du Mexique se développe dans des conditions contradictoires. Emettre un diagnostic sur le futur de ce développement serait risqué, mais il est sûr que la richesse et la complexité de la situation linguistique du Mexique ne sera jamais fixée. Elle contient des éléments d'utopie, mais aussi des embryons de nouvelles stratégies de pouvoir. Il revient aux linguistes du Mexique de contribuer à préciser la physionomie de l'utopie pour faire apparaître de nouveaux équilibres urgents et absolument nécessaires entre langues.

Pervenuto il 21-10-1986